

La Marannelé l'écoutait avidement.

— Hélas ! dit-elle, notre petit enclos, nos ruches, cette cabane, ce qu'elle contient, tout ce que nous possédons enfin, ne vaut pas la somme que vous me demandez.

— Je vous accorde deux heures pour aviser, répliqua brusquement Mathias. Vous avez des cousins, des amis !

— Des amis, quand on est pauvre ! murmura la veuve avec amertume.

Le sergent tira de sa poche sa pipe rouge avec sa main gauche, la bourra et se mit tranquillement à fumer, sans quitter de l'œil son prisonnier. Fritz s'était assis dans un coin de la chambre et semblait ne plus avoir conscience de ce qui se passait autour de lui ; sa mère, la tête entre ses mains, réfléchissait profondément. Elle avait mille projets en tête et ne savait auquel s'arrêter. Trait-elle trouver l'hôtelier Ludwigmeyer, son cousin et le parrain de Fritz ? S'adresserait-elle au vieux Gaspard, à qui son fils avait rendu un si grand service dans la forêt ? L'un pourrait-il l'obliger, l'autre le voudrait-il ? Alors elle songeait comme suprême ressource à son merveilleux narcotique. Elle invitait, dans sa pensée, le sergent et ses compagnons à se rafraîchir en l'attendant ; et à son retour, elles les trouvait tous endormis. Puis, profitant de leur sommeil, elle emmenait de gré ou de force son Fritz dans la grôte de l'Egelsthal.

En ce moment, le père Kurthil, le garde champêtre, parut sur le seuil de la cabane, et avançant la tête avec curiosité :

— J'ai entendu un coup de feu, dit-il.

Tous les assistants tressaillirent.

— Un coup de feu ! grogna le sergent. Une maladresse qui a failli me coûter la main droite.

— Eh ! mon Dieu, sergent, reprit le garde en manière de consolation, quand ça serait arrivé, où est le mal ? N'est-ce pas le sort d'un soldat de mourir d'une balle un jour ou l'autre ?

Mathias fit la grimace, et s'adressant à la Marannelé, toujours rêveuse :

— Ah ça, bonne femme, pendant que vous êtes en train de faire vos comptes, n'oubliez pas d'ajouter qua-

rante bons florins que votre fils a reçus de moi.

— Quarante florins, Seigneur Jésus ! dit la veuve Wendel en posant la main sur l'épaule de Fritz, qui paraissait ne pas entendre, — tu as reçu quarante florins, mon enfant !

Il la regarda d'un air étonné.

— Oui, ma mère.

— Il faut les rendre au sergent, et tout de suite !

— Je ne les ai pas.

— Qu'en as-tu fait, malheureux garçon ?

— Je les ai dépensés pour le mal de Grettly.

La veuve joignit les mains :

— Quoi ! c'est pour satisfaire ce caprice insensé que tu as vendu ta liberté, ton repos et détruit notre bonheur à tous !

Fritz baissa la tête en murmurant :

— Elle est si belle, Grettly, elle est si bonne, et je l'aime tant !

Mais le père Kurthil poussa en même temps un cri de triomphe ; il tenait enfin le délinquant, ce qu'il avait inutilement cherché depuis deux jours.

— Sergent, et vous, soldats, dit-il d'un ton solennel, je vous prends tous à témoins et vous somme de me prêter assistance au besoin pour arrêter le nommé Fritz Wendel, qui s'est rendu coupable d'un délit forestier. Vous m'avez fait bien chercher, jeune homme ; mais, après tout, puisque je vous tiens, où est le mal ?

Puis, tirant un portefeuille de sa large poche, il se mit en devoir de verbaliser.

— Bonhomme, dit le sergent Mathias, ce sont là des écritures inutiles. Ce garçon m'appartient.

Le père Kurthil le regarda de travers sans interrompre la course rapide de sa plume sur le papier.

— Oui-da, beau sergent ! eh bien ! moi, je déclare en état de rébellion, non-seulement quiconque me troublera dans mes fonctions, mais encore ceux qui me refuseront assistance.

Mathias devint violet.

Taisez-vous, ou je vous fais bailer par mes hommes.

Le père Kurthil devint pourpre.

— Essayez donc ! Je vais sonner le tocsin.